

LE MÉDECIN BIEN PORTANT.

Je conçois qu'une belle chevelure convienne au charlatan qui vend de la pommade pour la faire croître ; il paraît alors une preuve vivante de l'efficacité de son secret, et porte sur le crâne son brevet de capacité. Je suis moins pénétré de la convenance d'une brillante santé pour un médecin, et, sans nier tout le mérite qu'il peut joindre à son teint fleuri, à son brillant embonpoint, qu'il me soit permis d'émettre quelques doutes sur les désagréments qui peuvent résulter pour ses malades de son facies de prédestiné et de son physique veuf de toute souffrance et vierge de toute privation.

Pleurez avec ceux qui pleurent, disent la Charité et la religion, c'est-à-dire, ce me semble, partagez leurs peines pour en alléger le poids. Puisqu'il en est ainsi, je ne vois pas pourquoi je ne dirai pas, moi, *souffrez avec ceux qui souffrent* si vous voulez diminuer leurs maux. Les tourments de l'âme demandent des remèdes aussi bien que ceux du corps, et si les consolateurs des premiers doivent être tristes, pourquoi ceux qui soignent les seconds, ne devraient-ils pas être un peu malades ; car enfin, on ne sent vivement la privation d'un bien qu'alors qu'on l'a perdu soi-même, et l'Esculape à santé de fer peut-il compatir aux souffrances qu'il ignore ? doit-il leur donner tous les soins, leur prodiguer tout son intérêt, lui qui ne les ressentit jamais ? Ceci m'apparaît déjà comme un grave inconvénient, mais il en est bien d'autres. Écoutez !

Vous voilà malade dans votre chambre, bien chauffée ; là, les deux pieds sur les chenets, la tête baissée, livré à la coloquinte de vos réflexions, vous regardez languissamment votre large pantalon, dans lequel flotte la maigreur de vos jambes ; votre gilet, dont l'ampleur s'accroît chaque jour, et qui repose plissé et dé-

tendu sur votre ventre aplati. Cet aspect vaut pour vous toutes les élégies les plus touchantes ; vous vous attendrissez sur vos os saillants, vous pleurez sur votre graisse évanouie, enfin vous broyez du noir, et la pensée de votre maladie s'est emparée de toutes vos facultés, comme elle a marqué son empreinte sur tous vos membres ; votre pauvre corps est dévasté par le régime, timbré par la diète. Tout-à-coup un homme gras, frais, réjoui, facétieux, apparaît à vos regards ; c'est votre docteur ; le sourire est sur ses lèvres, le bonheur dans ses yeux, la santé dans sa carnation ; sa main blanche et potelée s'empare de la vôtre, maigre, sèche, ridée, jaunâtre, et, tandis qu'il compte les pulsations de votre cœur, n'êtes vous pas alors disposé à compter, de votre côté, les avantages qu'il a et qui vous manquent ? Son bien-être physique ne fait-il pas pour vous un douloureux contraste avec l'état misérable où vous végétez ? Vous voyez, dans sa prunelle claire et resplendissante, comme dans un miroir, la langue épaisse et chargée qu'il vous fait tirer. Il vous ordonne, sans s'émouvoir, des potions atroces d'amertume, qu'il n'a jamais goûtées ; il vous met impitoyablement à une diète scrupuleuse qu'il n'a point observée lui-même ; il ne sent pas en un mot tout le poids de la réclusion et des privations qu'il vous impose ; aussi est-il peut-être moins disposé qu'un autre à ne les exiger qu'alors qu'elles sont d'une absolue nécessité : sans doute il ne prescrit tout cela que pour notre bien-être futur, mais sa présence ne nous pénètre-t-elle pas mieux de notre mal présent ?

Puis, peut-il donner à notre malaise toute l'importance que nous lui donnons (cela va sans dire), et qu'il mérite peut-être ? pouvons-nous amarrer longtemps sa conversation sur le terrain de notre indisposition ? Les idées riantes que lui inspirent une circulation de sang active et florissante, n'envahissent-elles point le temps de ses visites, que nous voudrions voir s'employer tout entier à parler de nos misères corporelles ? Ne répugnons-nous pas à croire à la sensibilité d'une âme revêtue de si belles chairs et si richement empâtée ? Sa figure n'est-elle pas pour nous ce que l'eau était pour la soif du malheureux Tantale ? Ne sommes-nous pas éborgnés moralement par ses deux mentons, ses joues

rondes et rosées, et, s'il se lève en pirouettant, et court admirer à notre glace sa face de chanoine, ne réfléchissons-nous pas involontairement que cette même glace ne nous sert que pour observer si une nouvelle teinte jaune ne s'est point épanchée sur notre teint et si notre langue ne s'est point surchargée d'une récente couche de bile ? Oh ! tout cela est triste, très-triste, et je me prends à désirer que nos Esculapes aient tous de bonnes petites maladies chroniques, qui les mettent mieux en harmonie avec les malheureux qu'ils visitent. Comme alors il s'établirait entre eux l'épanchement plein de charmes d'un mutuel intérêt ! Ils écouteraient, sans nous interrompre, le récit de nos maux, nous compatirions à la peinture des leurs ; ils nous guériraient en nous plaignant, nous les plaindrions quand ils nous guériraient ; ce serait charmant, et il y aurait du plaisir à être malade.

Oui, j'en demeure convaincu, si l'on veut être bien traité dans ses souffrances, il faut choisir, parmi les docteurs, non le plus habile, mais le moins robuste, car jamais je ne concevrai Esculape sous les traits joyeux de Silène ; en un mot un médecin joufflu, rosé, fleuri, est pour moi une anomalie, un médecin racorni, voûté et cacochyme, la première des consolations.

J. PETIT-SENN.

